



Le facteur

Il postino
de Michael Radford

Fiche technique

G.B. / Italie - 1996 - 1h40
Couleur

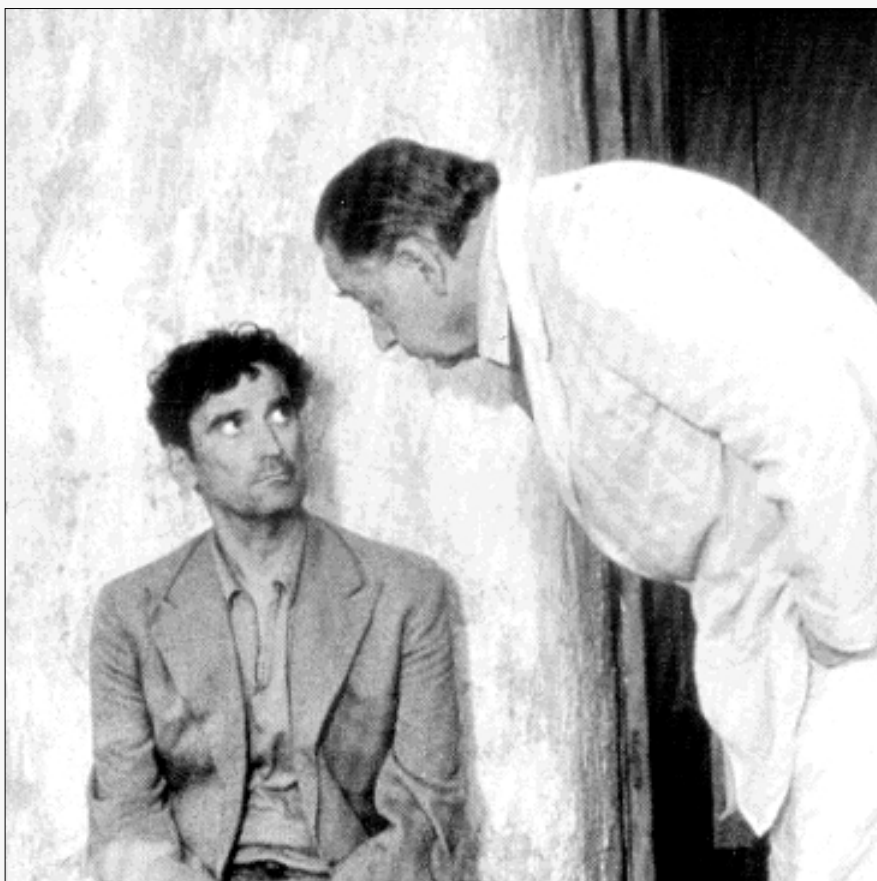
Réalisateur :
Michael Radford

Scénario :
Anna Pavignano
Michael Radford
Furio Scarpelli
Giacomo Scarpelli
Massimo Troisi

d'après le roman d'Antonio
Skarmeta *Une ardente*
patience

Musique :
Luis Enrique Bacalov

Interprètes :
Massimo Troisi
(Mario)
Philippe Noiret
(Pablo Neruda)
Maria Grazia Cucinotta
(Béatrice)



Massimo Troisi (Mario, le facteur) et **Philippe Noiret** (Pablo Neruda)

Résumé

Pour vivre, Mario travaille sur le bateau de pêche familial, même s'il rêve d'autre chose. Dans les années 50, un village de pêcheurs niché sur les côtes d'une charmante île italienne n'offre que bien peu d'opportunités. Aussi, lorsqu'au village voisin on recrute un facteur, Mario n'hésite pas.

Il n'a qu'une seule adresse à desservir, celle du célèbre poète chilien tout juste arrivé en exil, Pablo Neruda. Ainsi, chaque jour, Mario porte les lettres et les paquets provenant du monde entier à celui qui fascine toute l'île par sa réputation de poète de l'amour.

Au fil des mois, les deux hommes font peu à

peu connaissance. Mario fait preuve d'une naïve admiration envers celui qui, un peu plus à chaque rencontre, lui fait découvrir ce qu'est la poésie. Mario aborde un monde auquel il n'avait jamais songé.

Convaincu du pouvoir des mots, Mario n'hésite pas à utiliser les talents de Neruda pour charmer Béatrice, une séduisante jeune femme dont il est éperdument amoureux. Cette idylle naissante révolutionne le petit village et occasionnera bien des péripéties. Grâce à la poésie, le modeste facteur trouvera bien plus que l'amitié et l'amour : il découvrira aussi qui il est.

L E F R A N C E

LES AMIS DU BON CINÉMA

Critique

«Un petit facteur italien rencontre un poète chilien dans une île méditerranéenne.» Quand Michael Radford a lu ce laconique résumé dans le magazine spécialisé américain *Variety*, quelques semaines avant la sortie de son film aux Etats-Unis, il a dit à Massimo Troisi : «*Eh bien mon vieux, personne n'ira jamais voir ça...*» Un an plus tard, **Le facteur** a fait exploser les chiffres du box-office. Cette assez modeste coproduction (4 millions de dollars de budget), réalisée par un Britannique avec un acteur italien et un français (Philippe Noiret) à peu près inconnus outre-Atlantique, a ramassé plus de 20 millions de dollars de recettes aux Etats-Unis (dix fois plus que ce que l'on considère généralement comme un succès pour un film étranger) et 60 millions dans le monde entier. Il a été nommé pour l'Oscar du meilleur film (tout court, pas celui du meilleur film étranger) et remporté celui de la meilleure musique, attribué à Luis Bacalov.

Une de ces divines surprises comme il en arrive rarement, et que Radford tente d'expliquer : «*C'est un film qui fait rire et pleurer... Qui plaît aux gens simples comme aux intellectuels... Ce n'est pas un film spectaculaire, speedy... Les gens aujourd'hui ont sans doute besoin de spectacles de ce genre-là. Un film de contemplation. On ne fait plus de films de contemplation...*» Un film qui parle de poésie, ce qui est franchement audacieux par les temps qui courent. «*Ce succès est un malentendu. En le faisant, je m'interrogeais. Je me rassurais en me disant : ce film, tu le fais pour toi, et tant pis si ce n'est pas populaire. Et c'est un film populaire !*»

Ce succès, il le doit, et il le sait, au formidable acteur italien Massimo Troisi, son ami, son éternel remords aussi. Troisi est mort douze heures exactement après la fin du tournage, à quarante et

un ans, d'une de ces faiblesses cardiaques dont souffrent souvent les enfants des familles pauvres. Il était fils d'ouvriers des environs de Naples. Il était devenu l'héritier de la tradition populaire des comédiens napolitains, d'un comique issu de la *commedia dell'arte*, qu'il a adapté pour le théâtre, la télévision et le cinéma. Troisi était une vedette nationale en Italie.

Ricomincio da tre (1981), qu'il a écrit, réalisé et joué, le propulsa au premier rang de la nouvelle génération italienne. Ettore Scola le fit tourner à plusieurs reprises (**Che ora e ?**, **Le voyage du Capitaine Fracasse**). Sa réputation était l'égale de celle de Roberto Benigni, mais il resta toutefois envieux du succès international que valut à ce dernier son rôle dans **Down by Law**, de Jim Jarmusch.

Michael Radford doit tout à Troisi.

Et pourtant, d'une certaine manière, il l'a tué. L'ombre de l'acteur hante le film et le cœur du réalisateur. Depuis longtemps, Troisi et Radford voulaient tourner ensemble, mais ils ne trouvaient pas le scénario adéquat. Radford, après **Cœurs captifs** et **1984**, l'adaptation du roman d'Orwell avec Richard Burton, avait subi un cuisant échec avec **Sur la route de Nairobi**, en 1987. Depuis, il n'écrivait que des scénarios, s'interrogeait sur lui-même et le cinéma.

C'est Troisi qui lui apporta un jour un roman d'un écrivain chilien, Antonio Skarmeta, **Une ardente patience** (Seuil), qui racontait l'histoire du poète chilien - et prix Nobel - Pablo Neruda et d'un jeune postier rencontré au cours de son exil italien : la naissance d'une amitié improbable née de la poésie. Ils décidèrent de faire un film. Troisi était malade. Son cœur était épuisé. Il avait consulté, et une seule solution se présentait à lui : la transplantation. Il s'interrogeait : «*Les comédiens jouent avec le cœur. Quels sentiments aurais-je avec le cœur d'un autre ?*» Il savait aussi qu'il risquait de rester sur la table d'opération.

«*Donc nous avons commencé à tourner,*

raconte Michael Radford. Après trois jours, il m'a demandé comment je le trouvais. J'ai dit : formidable ! Si j'avais été moins catégorique, peut-être aurait-il renoncé à poursuivre. Mais il était vraiment exceptionnel. Et j'en avais besoin pour faire le film.» Le tournage va être excessivement pénible. Troisi ne peut travailler que deux heures par jour, et la plupart du temps assis. Philippe Noiret, qui tient le rôle du poète, est contraint souvent de jouer seul. Il faut adapter le scénario à l'état de santé de l'acteur italien, faire de nombreuses modifications.

«*Quand on a enfin terminé, ajoute Radford, j'ai cru que tout allait bien désormais. Qu'il se rendrait à Londres pour subir sa transplantation cardiaque. Il est mort le lendemain. J'ai eu alors une attitude pas très britannique : j'ai pleuré, j'ai hurlé, je lui ai parlé, je l'ai embrassé... Ensuite, le montage a été une célébration. Bien sûr, une partie de la famille de Massimo est convaincue que c'est moi qui l'ai tué. Bien sûr, j'aurais pu renoncer à faire le film. J'aurais pu me dire que le cinéma, c'est pas la guerre, qu'il ne vaut pas une vie. Mais je ne me sens plus coupable. Les millions de spectateurs qui ont vu le film, qui en ont été heureux, qui ont découvert Massimo, chassent mes sentiments de culpabilité.*»

Aujourd'hui, Michael Radford est devenu une star. «*J'ai même des fans qui tournent autour de mon hôtel !*» **Le facteur**, dit-il, a changé sa vie. Hollywood lui ouvre grandes les portes de ses studios. Il sait qu'il doit cette gloire au fils d'une famille de modestes ouvriers napolitains. «*Peut-être, s'interroge-t-il une dernière fois, n'a-t-il pas eu la force de lutter avec moi ?*»

Jacques Buob

Le Monde - Jeudi 25 Avril 1996

Michael Radford renoue, par ce quatrième long métrage de fiction avec des amours italiennes qui nourrissent déjà ses premiers documentaires réalisés pour la BBC. Le film transpose en effet sur l'île de Lipari - au nord de la Sicile - la rencontre d'un modeste facteur avec le poète Pablo Neruda, exilé du Chili au début des années 50. Mario (Massimo Troisi) y incarne tout d'abord un pêcheur qui n'a pas la vocation.

L'arrivée de Neruda (Philippe Noiret), annoncée par les actualités cinématographiques (reconstituées), va bouleverser la situation, comme si les vents de la poésie et de l'histoire se mettaient soudain à souffler sur la petite île éolienne. Et partant sur l'existence de Mario, promu facteur attiré du maestro, sous l'autorité grandiloquente et tatillonne du responsable de la poste, communiste convaincu et grand admirateur du poète. S'enhardissant de jour en jour, Mario finit par nouer une relation privilégiée avec Pablo Neruda, s'initie auprès de lui aux mystères de la « métaphore » et plagie ses œuvres pour conquérir la sombre beauté d'une Béatrice (Maria Grazia Cucinotta) dont il s'improvise le Dante. Le départ de Neruda clôt cette partie du film, de loin la meilleure, et inaugure, dans une veine nettement plus mélodramatique, l'ère de la désillusion et de la mort.

Conçu sur le motif de l'amitié paradoxale entre deux hommes que leur statut ne destinait pas à se rencontrer, le film renverse à dessein la perspective, réservant à l'humble personnage de fiction la vedette et réduisant celui du poète universellement connu au rôle de faire-valoir. C'est l'occasion pour Massimo Troisi de se livrer à une interprétation virtuose, toute en retenue et en fausses audaces, tandis que le réalisateur réserve un sort moins heureux à Philippe Noiret, ici doublé en italien et souvent filmé de dos ou de profil, quand sa voix ne parvient pas, plus expéditivement, du hors-champ. Cette inégalité de traitement coïncide sans doute avec le propos

du film. Mais elle est aussi, dans une certaine mesure, symbolique du regard qu'il porte sur le monde, maintenant le réel dans un hors-champ inaccessible ou menaçant (actualités cinématographiques, extraits de journaux, manifestation où Mario trouve la mort) au profit d'une fable insulaire passant comme une lettre à la poste.

Jacques Mandelbaum
Le Monde - Jeudi 25 Avril 1996



Le facteur : c'est lui. Rien que lui, tout lui : Massimo Troisi, génialissime acteur napolitain, idole de l'Italie, mort d'une crise cardiaque au lendemain de la fin de ce tournage, il y a très exactement deux ans, à l'âge de 41 ans. Sa photo fit la une de tous les quotidiens italiens. 12 000 personnes se sont pressées à ses funérailles, dans son village natal.

Etonnante destinée que celle de cet enfant d'ouvriers, grandi parmi cinq frères et sœurs, oncles, tantes, cousins. Il oublie ses études de comptabilité pour fonder une petite troupe, *La smorfia*, qui tourne dans tout le pays et devient célèbre après plusieurs spectacles à la télévision. En 1981, Massimo Troisi écrit

et réalise son premier film, **Ricomincio datre**, peinture du cinéma italien d'après-guerre dont il joue le rôle principal.

Il en réalisera cinq, des films, dont l'un avec Roberto Benigni. Cinq films qui dessinent une sorte de **Pulcinella** (« Polichinelle ») moderne auquel l'Italie fait fête, mais que le reste du monde ignore. A ce jour, tous restent inédits en France. Massimo Troisi commence alors un autre parcours, en trois films, avec Ettore Scola. Etrange trajectoire puisqu'elle s'achèvera, celle-là sur un véritable Polichinelle (**Le Capitaine Fracasse**).

Elle aura commencé avec **Splendor**, film sur la mort du cinéma : aux côtés de Mastroianni, le directeur du cinéma Splendor, Troisi y est Luigi, le projectionniste qui ne parle que par citations et ne vit ses amours que par écran interposé. Elle sera poursuivie avec **Quelle heure est-il**, où Troisi retrouve Mastroianni, mais cette fois pour une véritable relation père-fils...

Un pays qui a perdu son cinéma, un fils qui se cherche un père : ces deux films d'Ettore Scola résument l'histoire d'amour de Troisi et de l'Italie. Mais c'est **Le facteur**, réalisé par un Anglais, Michael Radford, qui aura hissé cette histoire au rang de tragédie. Tiré d'une anecdote authentique de la vie de Pablo Neruda, ce film raconte la relation qu'entretint le poète chilien avec un jeune homme qui lui apportait son courrier. Face à Philippe Noiret, improbable Neruda, Massimo Troisi incarne Mario, jeune homme un brin balourd, un nouveau Pulcinella, qui va s'éveiller au contact du « grand homme », naître à la poésie, se faire aimer grâce à elle... Impossible de ne pas être, à chaque instant, touché, et parfois bouleversé, par ce grand corps osseux, ce visage pasolinien mangé par la fatigue, et cette voix surtout, cette voix napolitaine qui nasille, chuinte, ruisselle.

A mesure que le film avance, un peu laborieusement, il faut bien le dire, la fic-

tion ne parvient plus à masquer la réalité. Mario le facteur cède du terrain à Massimo l'acteur, épuisé par la maladie, mais décidé à aller jusqu'au bout. Ou, plus exactement, Mario devient une métaphore de Massimo. C'est-à-dire une sorte de poète napolitain, qui racontait l'histoire de son pays à ceux qui voulaient l'entendre ; qui parlait à ses compatriotes d'un monde qui n'existait plus, celui du cinéma italien ; qui disait la beauté de jouer et d'aimer, encore et malgré tout, avec une lassitude teintée d'ironie, mêlée de mélancolie.

«*Un Napolitain, c'est un être misérable condamné à être sa propre caricature*», disait Massimo Troisi. Il n'a cessé de prouver le contraire. On ira voir **Le facteur** comme on lirait sa dernière lettre.

Vincent Remy
Télérama n°2415 - 24 Avril 1996

Le réalisateur



Michael Radford est né le 14 novembre 1950 à New Delhi, en Inde, d'un père anglais et d'une mère autrichienne. Il a fait ses études à l'université d'Oxford, dont il est diplômé en sciences politiques, en sciences économiques et en philosophie. Après avoir travaillé comme enseignant, et s'être essayé au métier

de comédien, il se tourne définitivement vers le cinéma et la réalisation qu'il a découverts en tournant avec ses élèves de petits films en 16 mm. Il fait partie des premiers étudiants de la National Film School où il entre en 1971. Il y étudie aux côtés de Bill Forsythe.

Ses études terminées, il commence par réaliser plusieurs documentaires pour la BBC. Il tourne des films sur l'Italie, comme **The Festival of Unita** et **The Madonna and the Volcano**, qui remporte en 1979 le Prix du meilleur documentaire au Festival du Film de Dyon. Il est également attiré par le nord de l'Ecosse, qui sera le sujet de **The Last Stronghold of the Pure Gospel**. Il réalise **Van Morrison in Ireland**, en 1981, puis aborde la fiction avec **The White Bird Passes**, qui remporte le Scotland's Best Dramatic Picture Award en 1981.

En 1983, il signe son premier long métrage, **Cœurs captifs**, une adaptation du roman de Jessie Kesson. Il y dépeint les rapports humains et la rencontre de deux cultures, celle de paysans écossais et celle de prisonniers italiens, durant la Seconde Guerre mondiale. Ses débuts cinématographiques sont très remarquables : son film remporte trois prix au Festival de Taormina, celui du meilleur film, du meilleur acteur et de la meilleure actrice. Il est également couronné par le Prix du meilleur film au Festival de Sao Paolo et au Celtic Film Festival. Michael Radford signe son second film en 1984. Il s'agit cette fois de l'adaptation du célèbre roman futuriste de George Orwell, **1984**, dont les interprètes principaux sont Richard Burton (ce sera son dernier film) et John Hurt.

Radford reçoit pour ce film le Prix de la mise en scène aux François Truffaut Awards et la Golden Tulip du Festival du film d'Istanbul.

Il réalise son troisième film en 1987, **Sur la route de Nairobi**, un drame sur fond de décadence coloniale britannique se déroulant au Kenya, interprété par

Greta Scacchi, Charles Dance et Joss Ackland.

En raison de son amitié pour Massimo Troisi et du succès considérable qu'a rencontré chacun de ses films en Italie, Michael Radford considère ce pays comme sa «seconde patrie», selon ses propres termes.

Michael Radford prépare actuellement un film intitulé **The Year of Frank Sinatra**.

Dossier Distributeur

Filmographie

Another Time, Another Place Cœurs Captifs	1983
1984	1984
White Mischief Sur la route de Nairobi	1987
Il postino Le facteur	1995